

Handwritten text, possibly a signature or name, written in a cursive or stylized script.

Handwritten text, possibly a signature or name, written in a cursive or stylized script.

MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles; les Causes célèbres; les Académies de Paris & des Provinces; La Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 6 JANVIER 1781.



A P A R I S
Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Décembre 1780.

PIÈCES FUGITIVES.

| | |
|--|-------------------|
| <i>Le Songe heureux, Conte,</i> | 3 |
| <i>Le Mârier, Conte,</i> | 49 |
| <i>Réponse de M. Rigaud à la</i> <i>Lettre sur le Canal sous-</i> <i>rain de Picardie,</i> | 53 |
| <i>La Consultation,</i> | 97 |
| <i>Air de M. Hinner,</i> | 101 |
| <i>Qui l'eût Pensé, Conte,</i> | 103 |
| <i>Vers sur la Mort de l'Im-</i> <i>pératrice - Reine de Hon-</i> <i>grie,</i> | 145 |
| <i>Réflexions sur les Journaux,</i> | 146 |
| <i>Vers à Mlle de Béthune,</i> | 193 |
| <i>A Mlle Laguerre,</i> | 194 |
| <i>Enigmes & Logogryphes,</i> | 16, |
| | 63, 100, 158, 196 |

NOUVELLES LITTÉR.

| | |
|---|-----|
| <i>Roland Furieux, Poème Hé-</i> <i>roïque de l'Arioste,</i> | 17 |
| <i>Annales Poétiques,</i> | 66 |
| <i>Les Loix Criminelles de Fran-</i> <i>ce,</i> | 71 |
| <i>Les deux Oncles, Comédie,</i> | 77 |
| <i>Réflexions sur l'état actuel de</i> <i>l'Agriculture,</i> | 111 |
| <i>La Henriade de Voltaire,</i> | 115 |
| <i>Mémoires de Clarence Well-</i> <i>done,</i> | 127 |

| | |
|--|-----|
| <i>Les Récréations Dramatiques,</i> <i>premier Extrait,</i> | 161 |
| <i>Second Extrait,</i> | 199 |

SPECTACLES.

| | |
|--------------------------------|----------|
| <i>Académie Roy. de Musiq.</i> | 84, |
| | 116 |
| <i>Comédie Française,</i> | 39, 86, |
| | 223 |
| <i>Comédie Italienne,</i> | 88, 133, |
| | 224 |

VARIÉTÉS.

| | |
|---|-----|
| <i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i> <i>curé,</i> | 43 |
| <i>Réponse de M. de Charnois,</i> | 98 |
| <i>Réplique pour M. de Voltaire,</i> <i>contre M. de Charnois,</i> | 137 |
| <i>Réflexions sur la dernière</i> <i>Séance de l'Académie de</i> <i>Bordeaux,</i> | 226 |

SCIENCES ET ARTS.

| | |
|---|---------------|
| <i>Lettre de M. D***, à M.</i> <i>Rigaud,</i> | 44 |
| <i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i> <i>curé,</i> | 139 |
| <i>Seconde Lettre de M. Ri-</i> <i>gaud sur le Canal souterrain</i> <i>de Picardie,</i> | 181 |
| <i>Gravures.</i> | 46, 93, 141 |
| <i>Annales Littéraires,</i> | 48, 95, |
| | 142, 191, 236 |

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 6 JANVIER 1781.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

A l'Ombre de l'Impératrice-Reine de Hongrie

LA plus auguste Souveraine
Et la plus digne de nos pleurs,
Sur ses heureux États répandit ses faveurs ;
Le Temps, de sa faux inhumaine,
Vient de trancher le fil de ses beaux jours.
Gloire & fécondité couronnèrent sa vie ;
Par ses Vertus , THÉRÈSE fut chérie ;
Par ses Exploits , on la craignit toujours.

(*Par M. Mouret de Saint-Firmin, Ancien
Commissaire de la Marine.*)



*ÉPITRE à M. le Baron DE GRENAUT,
sur le choix qu'ont fait de lui, pour leur
Capitaine, MM. de la Compagnie de l'Arc
de Dijon, le 30 Avril 1780, jour du
Tirage de l'Oiseau.*

Sous l'aspect riant des Gémeaux,
Dans ces beaux lieux que de ses eaux
L'Ouche amoureux baigne & caresse,
Où le Plaisir, les Jeux, l'Amour,
Doivent, des hameaux d'alentour,
Conduire une vive jeunesse
Au son du fifre & du tambour;
C'est aujourd'hui qu'un trait rapide,
Lancé dans le vague de l'air,
A travers son plumage verd,
Ira frapper l'oiseau timide.

CONSERVATEUR respectueux
D'un exercice utile & sage,
Que chérissent nos bons yeux,
Souffrons que leurs fils généreux
Nous en tracent la noble image.
Cet Art de tous fut le premier
Qui, du Chasseur & du Guerrier,
Venoit instruire le courage.

DE FRANCE.

Ainsi vit-on l'un des Henris.*

Placés au Trône d'Angleterre,

A l'Arc donner encor du prix,

Quoique déjà de longs fusils

Fissent entendre leur tonnerre.

IL est bien vrai, l'Arc en ce jour

N'offre plus rien de redoutable,

N'est plus une arme formidable

Que dans les mains du tendre Amour ;

Et dans vos agréables fêtes,

O mes aimables Chevaliers,

Ce sont des fleurs, non des lauriers

Qui viennent couronner vos têtes.

De nos Beautés heureux vainqueurs,

Vous ne voulez d'autres conquêtes

Que la conquête de leurs cœurs.

On ne voit point dans vos trophées

D'amas sanglant de durs cimiers,

De cuirasses, de boucliers ;

Il vous suffit que, redressées,

Les plumes de votre chapeau

Galamment s'offrent réhaussées

Des ailes du tranquille oiseau

Que vos flèches auront percées.

Mais n'est-ce que pour signaler

Dans le coup-d'œil votre justesse,

* Henri VIII favorisa singulièrement cet exercice.

Et vôtre force & vôtre adresse,
 Qu'on voit ces Jeux vous rassembler ?
 Je fais un motif plus sublime :
 Avec le nom de Citoyens,
 Cette union, de votre estime
 Resserre encore les liens.

AINSI voulant goûter les charmes
 D'une aimable Société,
 Nos Chevaliers, loin des alarmes,
 O Baron plein d'aménité !
 Vous ont fait le Chef de leurs armes,
 Certains que votre urbanité,
 Dans son influence nouvelle,
 Va donner de nouveaux attraits
 A l'amitié douce & fidelle,
 Et leur offrir le vrai modèle
 De la concorde & de la paix.

MAIS déjà le moment s'avance,
 Où partageant le haut des cieux
 Phébus voit commencer vos Jeux.
 Marchez : les vents ont fait silence ;
 Puisse leur souffle impétueux *
 Ne point écarter de leur route
 Vos traits lancés avec vigueur !
 Puisse Diane qui m'écoute,

* Jusqu'à ce jour le temps avoit été fort pluvieux, & les vents n'avoient cessé de souffler.

DE FRANCE.

En diriger le coup vainqueur !
Puisſions-nous , par ſes ſoins propices ,
Voir dans ces murs , ſous vos auſpices ,
Entrer ce ſoir un Empereur ,
Dont le palais ſur ſa façade
S'éclaire en longs filets de feux , *
Laiſſe , des flancs d'un chêne creux ,
Le vin s'échappant en cascade ,
Enivrer un peuple nombreux ,
Parmi les chants , les ſauts joyeux
Et du Fauné & de la Menade !

*A Madame DE LA PORTE , Intendante
de Lorraine.*

AIR : Laire-la-laire-lan-laire , laire-la , laire-lan-la.

LORSQU'ON veut par tous les mortels
Se faire ériger des Autels ,
La Porte apprend ce qu'il faut faire ;
Laire , la , laire-lan-laire ,
Laire-la ,
Laire-lan-la.

Des plus grands Hommes les vertus ;
Et tous les attraits de Vénus ;
Voilà ſes vrais moyens de plaire ;
Laire , &c.

* Illumination qui eſt d'usage , avec le haut-bois & le tambour que l'on donne au peuple.

M E R C U R E

SON esprit solide & brillant ,
Comme le soleil bienfaisant ,
Jamais ne nuit, toujours éclairé.
Laire , &c.

POUR ses amis elle fera
Plus que l'on n'en demandera.
Pour des amans , c'est le contraire.
Laire , &c.

SON éloge seroit complet
Si ma Muse en ces vers rimoit
Ce qu'en dit la Province entière.
Laire-la , &c.

(Par M. le Comte de Viermes:)

Explication de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de l'Énigme est l'Énigme ; celui
du Logogryphe est *Pincette* , où se trouvent
pin , *Pet* , *pie* , *Pie* , *peine* , *pinte* , *pêne* ,
pince , *pic* , *pic* , (de Ténériffe) *pente* , *petit* ,
été , *Nicée* , *Nice* , (en Provence) *cep* , *épi* ,
inepte , *net* , *le Tien* , *type* , *tête* , *teint* , *Cité* ,
épice , *Cène* , *tic* , *cent* .



É N I G M E.

POURSUIVI, recherché, vois quelle est ma
misère.

Parmi quatre mortels je suis signal de guerre ;
Un seul m'accueille-t-il ? les trois autres jaloux ,
A l'instant contre moi vont se réunir tous.
Ma perte est résolue, & pourtant incertaine ;
Étant bien secondé, je me défends sans peine ;
De tel qui me poursuit, je puis avoir raison ;
Je vais rarement seul , & suis un peu poltron ,
Mais sans manquer de cœur. Ceci te paroît rare ,
Oh ! je suis, je l'avoue , un être fort bisarre ,
Comiquement construit, presque tout contrefait ;
Placé dans un rang vil, en un mot un valet.

(Par M. C. D. G., Officier au Régiment
de Boulonnois.)

L O G O G R Y P H E.

MON père, pour les biens qu'il procure aux
mortels,

Chez plus d'un peuple eut jadis des Autels ;

Moi, sa compagne inséparable,

Je n'offre aux yeux rien d'adorable ;

Même pour eux je deviens un fléau

Quand l'aquilon sauvage,

Soufflant sur mon passage ,
 Me fait rentrer dans mon tuyau.
 Au reste , je présente au sage
 Des vanités du monde une légère image.
 Mais admirez un prodige nouveau !
 Dans mon sein je porte mon père ,
 Sans pouvoir devenir sa mère ;
 Même il arrive assez souvent ,
 Qu'exerçant sur lui ma puissance ,
 Je l'étouffe au moment qu'il reçoit la naissance ,
 S'il n'est secouru par le vent.
 Item , chez moi loge une enchanteresse ,
 Qui n'est ni femme ni Déesse ;
 Être sans réalité ,
 Qui n'a jamais existé
 Que dans ces Contes ridicules
 Que lisent des enfans crédules.
 Trouvez encor le logement
 D'un volatile ;
 Puis une ville
 Qu'habite le Normand ;
 Et puis encore ,
 Si je subis un changement léger ,
 Lecteur , je t'offre un mets dont Pythagore
 Ne vouloit pas manger.
 (Par M. P. D. , de Dol en Bretagne.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE d'un Membre du Congrès Américain à divers Membres du Parlement d'Angleterre. A Philadelphie; & se trouve à Paris, chez l'Auteur, maison de M. Bertin, rue S. Martin, au coin de celle Grenier-Saint-Lazare.

C'EST dans les Mémoires & dans les Lettres des Contemporains, que l'étude de l'Histoire est surtout intéressante. Les Auteurs des Mémoires & des Lettres ont été souvent Acteurs dans les faits qu'ils racontent; ils en ont été presque toujours les témoins: leurs récits sont pleins des impressions que produisoient les événemens au moment qu'ils arrivoient; ces impressions sont une partie de l'Histoire même, & c'est celle qui répand le plus d'intérêt sur toutes les autres. On a cru que les passions des Contemporains devoient rendre leurs récits suspects, & cela est vrai sans doute à certains égards; mais leurs passions dévoilent bien plus de vérités qu'elles n'en cachent. Les Historiens en ont une dont il faut se défier davantage, c'est celle de montrer du talent, de produire de l'effet & d'obtenir une grande réputation. Avec cette passion, ils cherchent dans l'Histoire non ce qui est vrai, mais ce qui prête davantage au talent, & il s'en faut bien que ces deux choses-là s'accordent toujours ensemble. Dans les Mémoires & dans les Lettres des Contemporains, où l'on cherche peu le talent, c'est toujours la vérité qui a le plus d'intérêt; même avec un talent mé-

A vj

diocre on fait un grand plaisir. Le Lecteur croit toujours qu'on lui dévoile des secrets, & l'on fait combien nous aimons à recevoir des confidences. Sans en excepter même le Cardinal de Rets & Madame de Sévigné, Voltaire a certainement plus de talent que tous ceux qui nous ont laissé des Lettres & des Mémoires sur le dix-septième siècle. Je doute cependant que la lecture *du siècle de Louis XIV* par Voltaire, fasse autant de plaisir que celle des Mémoires du Cardinal de Rets, de M. de la Rochefoucault, de Madame de la Fayette, de l'Abbé de Choisi, que la lecture sur-tout des Lettres de Madame de Maintenon & de Madame de Sévigné. Il peut se faire que le grand talent & le génie même ne soient pas toujours ce qui fait le plus de plaisir dans les Ouvrages.

C'est un moyen de donner plus d'intérêt à l'Histoire, que de l'écrire sous cette forme, singulièrement attachante, des Lettres & des Mémoires ; & si l'Écrivain a de la souplesse dans l'imagination & de la variété dans le talent, cet artifice lui réussira, sur-tout dans des Lettres qu'il supposera écrites par de grands Personnages. Les Mémoires ressemblent encore un peu trop aux Histoires. On les adresse à des amis, mais on les écrit pour la postérité. Cette prétention ne se suppose guère dans des Lettres, & l'on croit volontiers que c'est le sentiment du moment qui les a dictées.

Les Lettres sur les Américains, dont nous allons rendre compte, paroissent avoir été écrites d'après des vues semblables. L'Auteur suppose une correspondance entre un Membre du Congrès Américain & quelques Membres du Parlement d'Angleterre. Les Personnages sont bien choisis ; ils peuvent à-la-fois & raconter les événemens qui se passent sous leurs yeux, & en trouver les causes dans les principes des Corps législatifs dont ils sont Membres. L'Écri-

vain qui a imaginé cette correspondance, avoit un modèle d'autant plus précieux qu'il n'a pas été imaginé; c'est le Recueil de Lettres connu sous le nom de Lettres de Cicéron, quoiqu'elles ne soient pas toutes de ce grand Homme. Ceux qui étudient les Anciens, savent que c'est un des monumens les plus curieux & les plus intéressans de l'Antiquité. On y lit des Lettres où quelques amis s'entretiennent familièrement entr'eux, sans autre objet que d'épancher leurs sentimens & d'énoncer leurs opinions; & les opinions & les sentimens qu'ils expriment, sont les causes qui vont changer la destinée d'une partie du Monde; ils ont l'air de ne parler que de leurs affaires, & ce sont celles de presque tout l'Univers; ils écrivent comme ils parloient, tout annonce qu'ils ne travailloient pas plus leurs lettres que leur conversation; mais ce que Brutus & Cicéron n'ont écrit que pour Atticus, mérite l'admiration de tous les siècles; plusieurs de ces Lettres sont des chefs-d'œuvres d'éloquence, & rien ne prouve mieux que les expressions les plus simples suffisent pour montrer une grande ame & un génie éloquent.

On doit être juste. Il étoit impossible de s'élever, par l'imagination seule, au ton de ces hommes qui s'entretiennent entr'eux de la destinée du Monde dont ils étoient les Arbitres. Les objets même dont il est question dans ces Lettres, n'ont pas encore assez de grandeur pour offrir des scènes semblables à l'imagination. Le Congrès Américain n'est pas encore si imposant que le Sénat de Rome. Les Tyrans de l'Amérique ne montrent pas le génie & le caractère de César; mais il est utile au talent de se proposer les plus grands modèles, pourvu que le goût sache donner de justes proportions aux choses que l'on traite.

Dans les premières Lettres de ce Recueil, le Membre du Congrès trace le tableau des premiers mou-

vemens qui ont séparé l'Amérique de l'Angleterre. On y trouve à-peu-près toute l'Histoire des effets du Bil sur le thé, celle des campagnes de Burgoyne. Les Américains, dit le Membre du Congrès, savent qu'on se moque d'eux en Angleterre. On les opprime & on les plaïsante ; on trouve sur-tout très-plaisant qu'ils osent former des armées de soldats sans uniforme, & d'hommes presque nuds. Il est bien vrai que beaucoup d'Américains manquent d'habits, mais ils ne sont pas nuds, ils sont vêtus de leurs armes. Le Membre du Congrès compare les Anglois aux Athéniens. Les Athéniens se moquoient beaucoup de Philippe, qui étoit borgne. Philippe leur fit voir à Chéronée que s'il lui manquoit un œil, il ne lui manquoit pas au moins des bras. Cette comparaison n'est peut-être pas d'une grande justesse. Les Anglois en général se battent mieux qu'ils ne plaïsantent ; ils ressemblent peu aux Athéniens ; & dans cette affaire, s'il y a quelqu'un qui joue le rôle de Philippe, c'est assurément les Anglois.

Le Membre du Parlement d'Angleterre parle à son tour de tout ce que les Anglois pensent de cette guerre. Il peint assez bien le choc des opinions & des intérêts ; & c'est dans ces combats du parti de la Liberté contre le parti de la Couronne, que le cœur humain tout entier se montre aux regards du Philosophe ; c'est dans des intérêts aussi grands que tous les vices & toutes les vertus se développent ; mais de pareils tableaux demandent les pinceaux de Tacite ; ceux de Hume ont paru souvent trop foibles dans l'Histoire d'Angleterre, & Hume est cependant un très-grand Historien.

Les Personnages de cette correspondance, suspendent souvent les récits des faits qui se passent sous leurs yeux, pour agiter des questions de politique & de législation.

L'Espagne & la France ne s'étoient pas encore

déclarées en faveur de l'Amérique, & nos Correspondans cherchent à deviner le parti que prendront ces deux Empires; ils devinent ce qui est arrivé. L'intérêt de la Nation Française, celui de l'Europe, disent-ils, doit forcer le Cabinet de Versailles à former un Traité d'Alliance avec les Américains. En vain les Anglois se plaindront qu'on attente à leurs droits, & qu'on viole les Traités qui maintenoient la paix entr'eux & la France. En allant porter la guerre en Amérique, ils la font sur leur route à tous les Vaisseaux de l'Europe. Tous les Pavillons sont insultés par leurs Pavillons. Des Nations nobles & généreuses n'ont pu, dans leurs Traités, donner aux Anglois le droit d'affecter la domination & l'empire. La paix qu'ils réclament ne seroit qu'une guerre dans laquelle ils attaqueroient toujours sans qu'on les attaquât jamais. Des prétentions aussi injustes ne pourront en imposer au Ministre sage & éclairé qui fait respecter & aimer le Cabinet de Versailles dans tous les Cabinets de l'Europe; & si le Roi de France déclaroit la guerre à cette Puissance, ennemie de toutes les Puissances qui ne veulent pas se soumettre à son orgueil, quelle que fût l'issue de cette guerre, il seroit toujours glorieux de l'avoir entreprise, & la France mériteroit la reconnoissance de toute l'Europe.

On établit un parallèle entre les principes que les Peuples modernes & les Peuples anciens ont suivis avec leurs Colonies.

Le Membre du Congrès prétend que l'Angleterre, après la perte de ses Colonies, qu'on suppose inévitable, sera précisément dans la même position où se trouva Carthage après avoir évacué l'Espagne. Les Alliés de Carthage l'abandonnèrent: les armées qu'elle soudoyoit se vendøient à des Puissances qui pouvoient mieux les payer; elle perdit ses richesses en perdant ses Colonies; sa gloire & sa puissance

en perdant ses richesses. Sans examiner cette prédiction en particulier, nous observerons que toutes celles qui sont fondées sur de semblables rapprochemens, n'ont jamais un assez grand degré de certitude. Quelques rapports qu'il y ait entre un peuple ancien & un peuple moderne, il y a sûrement entr'eux beaucoup plus de différences encore, & la plus légère suffit souvent pour faire à deux peuples qui se ressemblent beaucoup, des destinées très-différentes.

Un des Correspondans fait entendre que les malheurs dont l'Angleterre est menacée, viennent surtout de ce que le génie & l'audace du Lord Chatam l'ont élevée à une fortune qu'elle n'a pas de quoi soutenir par elle-même; il compare Chatam à un Monarque qui n'est puissant que par son génie, & qui ruine ses États pour avoir voulu les élever à la hauteur de son caractère. On doit être juste; même envers des ennemis, & cette générosité doit être facile à des François. La puissance de l'Angleterre n'a jamais dépendu des talens d'un de ses citoyens; elle a son principe dans le caractère même de la Nation, dans la nature de son gouvernement, qui doit la rendre puissante lors même qu'elle ne peut pas la rendre heureuse. Des hommes tels que Milord Chatam font sans doute beaucoup pour l'élevation de l'Angleterre; mais c'est l'Angleterre qui fait des hommes tels que Milord Chatam. C'étoient les Paul Emile & les Lucullus qui faisoient la conquête du Monde; c'étoit Rome qui faisoit les Lucullus & les Paul Emile.

L'Auteur de cet Ouvrage, en avoit fait imprimer un autre quelque temps avant la guerre de la Grande-Bretagne avec ses Colonies; il y prédisoit cette guerre, & il est dans celui-ci l'Historien des événemens qu'il a prédits dans l'autre. Sans vouloir diminuer en rien l'honneur que cette prédiction fait à sa

sagacité, nous oserons dire qu'elle n'a rien qui tienne du prodige. Pour être prophète dans cette affaire, il suffisoit de connoître les rapports dans lesquels l'Angleterre étoit avec ses Colonies, & toute l'Europe connoissoit ces rapports. L'avenir se laisse voir quelquefois de la manière la plus sensible dans le présent qui doit le faire naître.

Si tu te trouves embarrassé sur quelque point de législation, dit un des Membres du Parlement d'Angleterre au Membre du Congrès, ouvre l'Esprit des Loix : c'est la France qui a produit le Philosophe qui a été le plus digne d'être notre Législateur & le vôtre. Heureux si le génie de Montesquieu préside aux destinées de l'Amérique!

L'Auteur de ces Lettres montre par-tout le plus grand respect pour le nom de Montesquieu ; & par malheur c'est une chose que l'on doit remarquer aujourd'hui parmi les Écrivains François. Personne ne peut ignorer la vénération que les Anglois ont toujours eue pour l'Auteur de l'Esprit des Loix : mais l'Auteur des Lettres sur les Américains, rapporte un fait que nous n'avons trouvé nulle part. Dans toutes les Séances du Parlement d'Angleterre, dit-il, on pose l'Esprit des Loix sur une table : on le consulte s'il arrive qu'on soit embarrassé sur quelque point de la Constitution ; & quand on s'est bien assuré de l'avis de Montesquieu, ceux des Députés de la Nation Angloise sont rarement partagés. L'Auteur auroit dû dire où il a pris ce fait. Il ne nous paroît pas vraisemblable, quoique nous sachions qu'on cite souvent l'Esprit des Loix dans le Parlement d'Angleterre.

Ces Lettres se font lire avec plaisir. Le style manque souvent de correction & toujours d'élégance ; mais il a quelquefois de l'énergie, & presque toujours du naturel. L'Auteur a des connoissances

ces ; il n'est pas même étranger à ce sentiment de liberté qui est comme une espèce de vertu qui consacre les Ouvrages, & qui, presque inconnu des modernes, est dans la législation ce que le goût, qu'on appelle *antique*, est dans l'Éloquence & dans la Poésie. L'Auteur cite beaucoup Montesquieu, qu'il paroît avoir assez bien étudié ; il tâche même d'en imiter le style, & il a tort en cela : on ne prend pas plus le style que le génie d'un grand Ecrivain : il n'y a que les Ecrivains médiocres qu'il soit possible d'imiter, & cela prouve assez bien qu'il ne faut imiter personne.

Quant à la manière dont l'Auteur a envisagé son sujet, il n'en a sûrement pas vu toutes les ressources.

Qu'on nous permette ici de la considérer avec quelque étendue ; nous passerons les bornes d'un extrait, mais il sera moins question de l'Ouvrage que de son sujet. Tout ce qui regarde l'Angleterre & l'Amérique a un grand intérêt aujourd'hui pour tous les François ; & s'il est quelque moyen d'intéresser les hommes, c'est sans doute de leur parler de leurs ennemis & de leurs amis.

L'Auteur ne présente les faits qu'en résultats, & la nature, aussi bien que la forme de son Ouvrage, demandoit qu'il en développât tous les détails ; tous les détails sont intéressans & importans pour les Contemporains ; la postérité ne les rejette que parce qu'elle ne cherche dans l'Histoire que des lumières, & qu'elle n'a besoin que des résultats qui l'éclairent.

On espère trouver dans ces Lettres des faits qui pourront nous faire mieux connoître tous ceux qui se sont rendu célèbres en défendant la liberté de l'Amérique, les Washington, les Lee, les Francklin & les Hancock ; l'Auteur ne nous apprend rien de particulier sur tous ces hommes, qu'on est si avide de connoître. Il pouvoit nous conduire sur le tombeau

beau de Montgomery , nous tracer le tableau des honneurs rendus par l'Amérique à cette victime illustre de la liberté ; il a négligé ce moyen de nous offrir une scène antique dans une histoire de nos jours : un homme de talent & d'une imagination sensible , auroit pu nous faire verser des larmes sur un tombeau élevé en Amérique.

L'Auteur ne nomme pas le Docteur Francklin sans respect ; mais pour lui rendre un digne hommage , il falloit peindre ses talens , ses vertus & son caractère. C'étoit un assez beau portrait à tracer , que celui d'un homme dont le génie , également propre à donner des lois à une Société , & à deviner celles de la Nature , a mérité à la fois la gloire des Solon & des Licurgue , & celle des Képler & des Newton ; gloire unique , peut-être , & qui réunit ce que le génie des anciens & des modernes a eu de plus beau. Il falloit peindre encore dans son esprit la finesse du goût moderne , & dans son caractère la simplicité des mœurs antiques.

Les Contemporains devoient se montrer jaloux , ce me semble , de dérober quelquefois à l'Histoire l'honneur de tracer de pareils portraits.

L'Auteur n'a pas tiré non plus assez de parti de cette circonstance si glorieuse pour la France , des secours qu'elle a donnés à l'Amérique ; ce sera une belle chose dans l'histoire de nos Rois d'avoir , dans l'intervalle de deux siècles , défendu deux peuples de l'oppression , & d'avoir fait usage d'une Puissance presque absolue pour établir des Républiques. Un Écrivain qui paroît aimer la liberté , devoit un hommage particulier à ces deux Rois , dont le premier est Henri IV. On eût dû tâcher de nous apprendre encore comment les Troupes d'un Monarque s'étoient conduites dans les armées d'un peuple libre : il falloit nous montrer les Soldats de la France sous les drapeaux du Congrès ; les Poètes se servent de ces